

# COMPTES RENDUS

Judith M. HEIMANN, 2005. *Le Dernier des Derniers. La vie extraordinaire de l'anthropologue Tom Harrisson*, traduit de l'anglais par Jean-François Baré, Toulouse, Octarès éditions, 428 p., cartes, 46 illustrations hors texte.

Pendant quelques mois, le retentissement de *Savage Civilisation*, livre anticolonialiste consacré aux naturels des Nouvelles-Hébrides, à leur passé et à leur condition présente, a hissé son auteur Tom Harrisson, qui n'avait que 26 ans en 1937, à la hauteur des grands anthropologues de son temps. Jeune ornithologue en rupture d'études venu s'associer à des expéditions scientifiques dans l'Arctique, à Bornéo puis à Santo et dans d'autres îles du Vanuatu actuel, il était novice en ethnologie, ce qui lui fut aussi reproché, par Raymond Firth notamment. Mais en conjuguant ses souvenirs et ses photographies « de terrain », un colossal dépouillement d'archives historiques et coloniales, et les observations déjà anciennes de John Layard qu'il était parvenu à circonvenir, il a réussi à composer une « somme » qui reste aujourd'hui passionnante et indispensable, malgré ses faiblesses et ses imprécisions. Il faut lui être également reconnaissant d'avoir décidé Layard à publier *Stone Men of Malekula*, en 1942, « classique » dont la valeur n'est plus à souligner.

L'activité incessante et parfois brouillonne de Tom Harrisson l'a porté à s'instituer, de 1946 à sa mort en 1976, en spécialiste de Bornéo et plus précisément du Sarawak, dont il a dirigé le musée pendant vingt ans, et révélé le passé archéologique avec des « méthodes » aujourd'hui condamnées. L'étude de cette personnalité, fascinante en elle-même, livre aussi beaucoup d'aperçus suggestifs sur le milieu des anthropologues et des universitaires britanniques de l'entre-deux-guerres, leurs petites querelles et leurs grandes ambitions. De retour des Nouvelles-Hébrides, tout en achevant *Savage Civilisation*, Tom Harrisson s'était associé avec de jeunes intellectuels de gauche pour appliquer à la classe ouvrière anglaise ce qu'il croyait, à cette époque, définir le regard anthropologique, et il le reçut à cette occasion l'appui de Malinowski. L'entreprise qui en découla, *Mass Observation*, et qui recueillit des résultats appréciables, est l'un des rares exemples concrets de sociologie du point de vue anthropologique, quand c'est l'inverse qui s'est plutôt imposé.

Dans son étude saluée par de nombreux commentateurs à sa parution en 1999 (Hawaii University Press) et rééditée en format de poche, Judith Heimann

suit son personnage, qu'elle a approché à quelques occasions, dans ses péripéties parfois les plus intimes. N'étant ni anthropologue ni historienne de formation, elle en livre une « biographie à l'américaine », mais avec nombre de détails relevant de la « biographie intellectuelle ». Jean-François Baré et les éditions Octarès ont eu le courage, qu'il faut saluer, d'en publier une version française à laquelle on peut reprocher d'avoir été insuffisamment révisée, et de ne pas offrir la bibliographie et l'index des éditions anglo-saxonnes, mais qui a le mérite de familiariser le public francophone avec l'un des chercheurs les plus excentriques du XX<sup>e</sup> siècle, auteur, avec *Savage Civilisation*, d'une œuvre qui garde tout son intérêt et son éclat, même si elle a marqué l'ethnologie océanienne à la façon d'une étoile filante.

Gilles BOUNOURE

John FRIEDE, Gregory HODGINS, Philippe PELTIER, Dirk SMIDT, Robert L. WELSCH, 2005. *New Guinea Art, Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede*, San Francisco - Milan, Fine Arts Museums of San Francisco - 5 Continents Editions, tome I : 630 p., environ 600 illustrations ; tome II : 206 p., illustrations, bibliographie, glossaire, index, cartes.

Riche homme d'affaires issu d'une famille fortunée et ouverte à l'art moderne européen, John Friede dit avoir passé quarante ans à rassembler (ou plus exactement à sélectionner parmi tous ceux qu'il a possédés) les trois mille objets de Nouvelle-Guinée constituant aujourd'hui sa collection, et dont six cents, depuis peu exposés dans des salles aménagées spécialement dans le nouveau bâtiment abritant le *De Young Museum* de San Francisco, font l'objet de ce livre colossal. Le premier tome est un album réunissant les très belles photographies en pleine page de ces objets, avec notices succinctes, précédées d'un essai autobiographique du collectionneur, le second présente des articles destinés à éclairer cet ensemble, ainsi que le catalogue détaillé des objets, tel que John Friede a tenu à le rédiger en personne. L'ouvrage offre un répertoire superbe, sinon complet, des arts de la Nouvelle-Guinée.

Parmi les articles du second volume, il ne devrait y avoir de débat ni sur celui de Robert L. Welsch, consacré à l'histoire des collectes occidentales en Nouvelle-

Guinée depuis 1870 (pour faire suite à ses recherches sur celles d'A. L. Lewis), ni sur celui de Philippe Peltier, dévolu à la « révélation » tirée des arts océaniques par les avant-gardes européennes du xx<sup>e</sup> siècle, et spécialement par les surréalistes. En revanche, dès son titre, « Major themes in New Guinea Art », l'étude de Dirk Smidt désigne la difficulté à laquelle elle s'attaque : peut-on parler d'unité artistique de la Nouvelle-Guinée, et dans quelles limites ? La discussion est impossible à rouvrir ici. Le dernier article, dû à Gregory Hogbins, présente la méthode de datation (C14 par spectrométrie de masse) appliquée par son laboratoire aux objets de cette collection, dont certains remonteraient au premier millénaire de notre ère. Il ne fait pas mystère des variations observées dans le C14 atmosphérique au cours des derniers siècles, et qui constituent pour les sceptiques un argument de plus pour se gausser de cette méthode de datation encore controversée.

Riches de localisations inédites et d'identifications intéressantes, les notices de John Friede, qui eut des relations privilégiées avec Douglas Newton et ses collaborateurs du *Metropolitan Museum* de New York (dont il fut aussi « conservateur adjoint pour l'Océanie »), visent et atteignent bien souvent les exigences des catalogues de musées, non sans silences sur les sources de tel renseignement fourni par l'éminent collectionneur ou les circonstances de collecte de tel objet (connues ou subodorées par les « connaisseurs » du marché) qui les rendent parfois peu utilisables. Quant à la collection, elle n'appartient pas encore au *De Young Museum*, seulement fort à ce jour d'une « promesse de donation », processus souvent complexe outre-atlantique et dont ce livre ne révèle pas les arcanes. On ne sait s'il y aura d'autres livres sur cet ensemble, comme l'écrit John Friede, ni si la collection Jolika (réunion de la première syllabe du prénom de ses enfants) est appelée à évoluer au fil des achats que poursuit son actuel possesseur. En tout cas, son livre met à la disposition des amateurs et des spécialistes des traditions artistiques de la Nouvelle-Guinée une documentation inespérée, et dont l'étude pourrait renouveler leurs connaissances sur de très nombreux points.

Gilles BOUNOURE

Maléta HOMOUBOU et Isabelle GOULOU, 2005. *Wanakat Kaori - L'enfant Kaori, conte kanak en français-iaai*, Nouméa, Éd. Grain de sable jeunesse et Centre

culturel Tjibaou, 28 p., illustrations, lexique, CD audio bilingue français-iaia,

Après *Téa Kanaké, l'homme aux cinq vies* et *Mèyèno* (voir *ISO* 120-121, p. 201-202), voici la troisième parution de cette nouvelle collection<sup>1</sup> destinée aux enfants et inspirée de la tradition orale kanak. Comme pour le précédent, *Mèyèno*, on ne peut que se féliciter de la qualité tant de l'histoire écrite en iaai par Jocelyne Maléta Houmbouy<sup>2</sup>, originaire d'Ouvéa, et traduite en français par Guidony Wea, que des illustrations réalisées par Isabelle Goulou<sup>3</sup>. Ces dernières, aux tons chauds où les bleus – de l'eau – et les verts – des forêts – dominant, ont été réalisées au stylo à bille bleu, pour laisser apparaître par contrastes et effets d'ombres et de lumières les contours des personnages – dans les tons jaune orangé – et de la forêt. Puis chaque image a été colorisée à l'ordinateur. Il faut noter que cet ouvrage est le résultat d'un travail commun réalisé à l'initiative de la médiathèque du centre culturel Tjibaou. Et Liliane Tauru (en français) et Marie Tchako (en iaai) ont prêté leur voix pour donner vie à ce récit sur le CD.

C'est ici l'histoire d'une femme, Nani, qui a perdu son mari, disparu en mer, car il n'avait pas respecté les présents coutumiers préalables à l'abattage du tronc ayant servi à faire sa pirogue. Le contrevenant a donc payé de sa vie sa faute ! Et la veuve éplorée, à la recherche d'un signe de son époux défunt, rencontre dans la forêt, monde des esprits et des ancêtres par excellence, une autre « femme » qui pleure aussi un être cher, un de ses fils décédés, le grand kaori abattu. C'est la gardienne du monde des eaux, mère de tous les arbres de la forêt, qui apparaît dans un trou d'eau<sup>4</sup>, thème des plus classiques de la tradition orale kanak : c'est souvent en effet le symbole de l'entrée du pays des morts et du monde des esprits. Comme il se doit pour s'adresser à un ancêtre, Nani l'appelle « grand-mère » et l'implore de lui rendre son mari qu'elle garde prisonnier pour le punir d'avoir tué son fils sans le lui avoir demandé ! Le prix à payer pour le récupérer est le fruit de leur amour que Nani porte dans son ventre : un enfant à naître, le premier du couple, contre celui qui a été abattu. Une fois scellé l'accord entre les deux « femmes », Nani rentre chez elle où elle retrouve son époux. Et, à la place du grand kaori abattu pousse un jeune plant, symbole de l'enfant de Nani sacrifié, qui sera le futur maître du monde de l'eau et de la forêt. Une larme de la mère et la pluie fine qui tombent sur la jeune pousse produisent un léger murmure à l'oreille la mère éplorée disant : « Je te pardonne ».

1. Collection de contes kanak contemporains co-éditée par l'Agence de développement de la culture kanak et les éditions Grain de sable jeunesse.

2. Encouragée dans son projet par l'atelier d'écriture théâtrale qui s'est tenu à la bibliothèque Bernheim de Nouméa avec Nathalie Papin. Jeune femme kanak originaire des îles et âgée de 32 ans, l'auteur a toujours vécu à Nouméa et sur la Grande Terre.

3. Elle a suivi en 2004, avec plusieurs artistes calédoniens, l'atelier de travail dirigé par l'illustratrice de renom Katy Couprie. Âgée aussi de 32 ans, l'illustratrice est originaire de la tribu de N'dée à Païta. Auparavant, après avoir suivi deux années intensives de cours à l'école d'Art de Nouméa et assuré quatre chantiers-fresques avec la mairie de Nouméa, elle a été sensibilisée à l'infographie par l'intermédiaire de Jean-Pierre Le Bars et elle a effectué en Nouvelle-Zélande une formation pour obtenir un *Bachelor of Computer Graphic Design*.

4. Trou d'accès à la nappe phréatique ; notons que la notion de trou, d'ouverture est d'importance... dans toutes les langues kanak. C'est souvent un passage entre deux états.

Comme toujours dans la tradition orale kanak, il faut un « sacrifice » pour réparer le non-respect d'un interdit, ici l'abattage d'un arbre sans l'avoir demandé à qui de droit, aux maîtres du lieu. Et la réparation de la faute par le don d'un enfant est aussi classique en société kanak et c'est ainsi que nombre d'adoptions peuvent avoir lieu pour réparer une faute. Entre en jeu l'eau qui est à la fois source de vie (ici par la pluie et les larmes) et monde des ancêtres et des esprits (par le trou d'eau en forêt, accès au monde de l'au-delà). Il faut noter qu'à Ouvéa, où l'eau douce et/ou potable est une chose rare, elle prend encore plus d'importance qu'ailleurs sur la Grande Terre de Calédonie. Le kaori (*Agathis sp.*) aussi n'est pas n'importe quel arbre, mais un grand arbre endémique pouvant atteindre plus de 50 mètres de haut, qui servait à la fabrication des cases (pour les poutres ou les sculptures) comme des pirogues, symbolisant la force, la puissance ; et d'ailleurs le kaori est, avec l'igname et la cordyline, un des végétaux qui se rapportent à l'homme, avec le feu et l'élément sec, alors que l'eau et les végétaux qui s'y trouvent associés tels que le taro et les bananiers se rapportent à la femme

Ce livre est conçu par l'auteur, qui a été responsable de la médiathèque d'Ouvéa, tant comme une passerelle pour créer une rencontre entre le livre et l'enfant de langue maternelle iaai, une rencontre interculturelle mais aussi entre les jeunes et les anciens, que comme un moyen de conservation du patrimoine culturel de son île, Ouvéa, le tout dans le but de lutter contre l'échec scolaire :

« L'objectif est que l'enfant prenne plaisir à lire avec un instrument capable d'éveiller ses sens, et qu'à la longue, il accepte le livre, à l'exemple d'autres objets du quotidien, comme un élément s'intégrant dans la case et participant à son épanouissement. [...] À travers de mini ateliers comme la création de poèmes, de contes, de textes libres, j'initie les enfants et les adolescents à l'écriture. [...] Cette collaboration avec moi leur permet de découvrir la richesse de la langue française et de comprendre que cette richesse existe aussi dans nos propres langues. » (Extrait d'interview de Jocelyne Maléta Houmbouy<sup>5</sup>, 3 mai 2005)

Comme il est d'usage dans cette collection, un petit lexique bilingue vient en fin d'ouvrage préciser certaines notions importantes véhiculées par l'histoire et permettre ainsi au jeune lecteur non kanak de se familiariser avec cette culture et son patrimoine.

Le moins que l'on puisse dire est que cela est fait magistralement. Et la qualité des illustrations, où les verts de la forêt et les bleus de l'eau dominent en association avec toutes sortes de nuances de jaune, orangé et brun, vient ici compléter avec une grande justesse le conte. Espérons que de nombreux autres ouvrages viendront enrichir cette collection, dans toutes les langues kanak du pays.

Isabelle LEBLIC  
CNRS - LACITO

HÉLÈNE GUIOT et Claude STÉFANI, 2002. *Les Objets océaniens, série polynésienne*, vol. 1, Chartres, musée des Beaux-Arts, bibliogr., illustrations en noir et blanc et couleurs, cartes, 390 p.

Ce catalogue des collections polynésiennes du musée des Beaux-Arts de Chartres était attendu depuis longtemps par les Océanistes et tout spécialement par notre Société. Sa réalisation est due à la ténacité de Claude Stéfani, attaché de conservation du patrimoine, et à Hélène Guiot, membre de l'équipe Ethnologie préhistorique (MAE de Nanterre). Ce catalogue est dédié à la mémoire de Sylviane Jacquemin (1961-1999), disparue prématurément après avoir réalisé une remarquable recherche, qui fait encore date aujourd'hui, sur les anciennes collections océaniques dans les musées de France. L'ensemble des collections ethnographiques du musée de Chartres est constitué principalement du legs très important, plusieurs milliers de pièces (des collections d'ethnographie, des spécimens de sciences naturelles, des ouvrages, des dessins et des documents) dont environ quatre cents pièces océaniques, effectué en 1970 par Emma Quille, veuve du gouverneur Louis-Joseph Bouge (1878-1960), qui effectua la majorité de ses activités professionnelles en Océanie. Grâce à ce legs, le musée de Chartres possède un des fonds documentaires parmi les plus importants de France sur le Pacifique.

De 1899 jusqu'à sa mise à la retraite en 1936<sup>6</sup>, Louis-Joseph Bouge rassembla ses collections au cours de ces diverses affectations en Nouvelle-Calédonie, au Vanuatu (ex-Nouvelles-Hébrides), à Wallis et à Tahiti. Selon Patrick O'Reilly (1960 : 6), il appartient à la catégorie assez rare des « collectionneurs érudits » pour qui la collection n'est pas une fin en soi mais un instrument de recherche. À Wallis, où il résida de 1911 à 1912, il a réuni des informations sur les traditions orales et sur ses objets collectés ; il en rédigea un catalogue raisonné et publia plusieurs articles sur les cérémonies du kava montrant ainsi une véritable démarche d'ethnologue (p. 4, note 10). D'où la publication de ce compte rendu dans ce numéro spécial du *JSO* consacré à Wallis-et-Futuna.

Le gouverneur Louis-Joseph Bouge est une figure bien connue de notre société puisqu'il en fut, jusqu'à sa mort en 1960, vice-président et ceci depuis 1948. Dès 1917, il participa à la création de la Société des études océaniques à Tahiti et au groupe d'étude du département d'Océanie au musée de l'Homme, en 1938, à Paris. On lui doit également la création du journal *Te vea Maohi* entièrement rédigé en langue tahitienne. Il publia environ une dizaine d'articles dans le *JSO* sur les sujets les plus divers comme une traduction du code Pomare de 1819 et un historique de la Poste aux Nouvelles-Hébrides. Il fut également à l'origine de la création du groupe des bibliophiles qui ont publié de très beaux ouvrages dans nos propres collections (O'Reilly, 1960 : 5-8).

Cet ouvrage représente donc l'hommage et la reconnaissance que l'on pouvait attendre à l'œuvre d'un

5. <http://www.citrouille.net/iblog/B8307197066/C516465046/E747650590/>

6. Il termina sa carrière comme gouverneur de la Guadeloupe.

homme qui sut rassembler intelligemment des centaines d'objets et de documents. Les premières pages de l'ouvrage sont une description de la vie et de l'œuvre de Louis-Joseph Bouge (pp. 3-6). La fin de ce premier chapitre consacré aux origines des collections présente l'exemplaire croisé de dépôts entre les musées de Chartres et de Châteaudun, en 1999, par lequel les deux institutions ont échangé une collection d'égyptologie chartraine contre une collection océanienne dunoise (p. 7). Les pièces de Châteaudun avaient été rassemblées, au XIX<sup>e</sup> siècle, par un autre collectionneur passionné, héritier des Cabinets de curiosités, le marquis Louis-Charles Léonce de Taragon (1813-1897). La suite de la première partie de cet ouvrage présente huit thèmes illustrés par des objets de ces collections : le contexte géographique de l'insularité polynésienne, l'art de la guerre, la cérémonie du kava, le tapa, la présence des esprits *ti'i*, l'outillage lithique, le tatouage, la valorisation des matériaux chez les Polynésiens. La plus grande partie de l'ouvrage (pp. 31-372) est constituée par l'inventaire raisonné des objets polynésiens du musée, classés dans douze chapitres : Fidji, Tonga, Wallis, Futuna et Alofi, Cook, Société, Australes, Tuamotu, Marquises, Hawaï, Nouvelle-Zélande et Polynésie indéterminée. Les chapitres sur Wallis-et-Futuna décrivent une quarantaine de pièces de la vie quotidienne et particulièrement de très beaux tapa (pp. 67-121). Un certain nombre de ces objets furent présentés lors de l'exposition *'Uvea-Wallis, une île pêchée des dieux* réalisée par Hélène Guiot et Claude Stéfani (2000) au musée des Beaux-Arts de Chartres.

Chaque chapitre commence par une carte de l'archipel concerné suivi par un texte très concis de présentation géographique et historique. Chaque objet se trouve répertorié selon la nomenclature des musées de France (nom en français, nom vernaculaire, matériaux, dimensions, numéro, origine de l'acquisition ou du dépôt, suivi d'une courte description avec dans la mesure du possible des informations sur son utilisation). Sur le côté de chacune des pages est placée la référence de la planche sur laquelle se trouve la photo de l'objet. Ce système est très pratique pour la consultation iconographique. Les photographies en noir et blanc, présentées sur fond blanc, sont d'une grande qualité et accompagnées dans certains cas de gros plans et de croquis, plus spécialement pour les pièces lithiques. Quelques photos couleurs de tapas et de colliers de coquillages viennent agrémente la grande qualité de ce catalogue (planches 10-13, 22-27, 40-41, 78).

L'ouvrage se termine par des informations indispensables, placées en annexes (pp. 373-382), présentant la documentation accompagnant les collections polynésiennes du musée de Chartres : repères biographiques du gouverneur Louis-Joseph Bouge, archives de Bouge à caractère ethnographique, correspondance sur l'art et les objets marquisiens, inventaire « Tarragon » du musée de Châteaudun, suivis d'une intéressante bibliographie (pp. 383-387). Notons plus spécialement ici le carton « Wallis III » des archives Bouge qui contient des écrits concernant la cérémonie du

kava, la fabrication des nattes de feuilles de pandanus et un dictionnaire uvéen-français.

On peut regretter que, vraisemblablement pour des raisons financières, cet ouvrage n'ait pas été publié sous forme reliée. Il se présente, en effet sous la forme d'un classeur avec une couverture en carton trop léger et fragile pour être manipulé fréquemment et difficile à classer dans une bibliothèque. Cela est d'autant plus dommage au regard de la grande qualité de l'impression des photos d'objets sur papier couché, particulièrement celles en couleurs, du choix des caractères typographiques, de la simplicité des cartes sur support transparent. Les reproductions de croquis et gravures provenant du fonds iconographique du gouverneur Bouge sont trop petites si bien qu'elles sont quasiment illisibles (pp. 7-11). Il est vrai que l'on retrouve de nombreux dessins de Fauque de Jonquières, Goupil, Grasset de Saint-Sauveur, ainsi que des lithographies de Sainson et de Marescot, publiés dans le catalogue de l'exposition *Kannibals et Vahinés* réalisée par Claude Stéfani (2001) au musée des Beaux-Arts de Chartres. Il faut souhaiter que d'autres volumes de cette qualité sur les objets non polynésiens et sur le fonds iconographique du musée de Chartres puissent voir le jour dans les prochaines années avec, pour quoi pas, une mise en relation de ces dessins avec les objets. Cet ouvrage est un exemple à suivre pour les nombreux musées français qui possèdent dans leurs collections des œuvres océaniques.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- GUIOT Hélène et Claude STÉFANI, 2000. *'Uvea-Wallis, Une île pêchée par les dieux*, catalogue d'exposition du musée des Beaux-arts de Chartres.
- O'REILLY Patrick (R. P.), 1960. Le Gouverneur L. J. Bouge (1878-1960), *Journal de la Société des Océanistes* 16, pp. 5-8.
- STÉFANI Claude, 2001. Les représentations des populations de l'Océanie dans les récits de voyage français : de La Pérouse au deuxième voyage de Dumont d'Urville, *Kannibals et Vahinés, Les sources de l'imaginaire*, catalogue d'exposition, musée des Beaux-arts de Chartres.

Christian COIFFIER  
département Océanie, musée de l'Homme (MNHN)

Hélène GUIOT & Claude STÉFANI, 2000. *'Uvea-Wallis, une île pêchée par les dieux*, Chartres, musée des Beaux-Arts de Chartres, 160 p., bibliogr., lexique, illustrations en noir et blanc et couleurs, cartes<sup>7</sup>.

La conjonction de deux importantes collections wallisiennes, celle du fonds Bouge conservée au musée des Beaux-Arts de Chartres et celle du musée de l'Homme de Paris, a donné l'occasion à Hélène Guiot et Claude Stéfani de réaliser, en France, la première grande exposition sur une région peu connue de la Polynésie occidentale, l'île de 'Uvea-Wallis.

Le catalogue s'ouvre sur une très belle carte conçue par Frédéric Angleviel et une introduction de Claude

7. Voir aussi le compte-rendu fait par Marie-Noëlle Ottino-Garanger publié dans le *JSO* 113 (2001 : 227-228).

Stéfani. L'ouvrage est divisé en trois grandes parties, comme l'était l'exposition de Chartres. Les promoteurs de cette exposition ont fait ce choix pour évoquer la situation de l'île de 'Uvea dans son contexte régional, la préhistoire et l'histoire coloniale de cette île, la société et la culture actuelle, telle qu'elle se présente à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Chacune de ces parties est constituée de textes réalisés par des universitaires archéologue, anthropologue, historien, linguiste, muséologue..., suivies par un volet catalogue des œuvres présentées dans l'exposition (pp. 25-36, pp. 57-66 et pp. 121-154). Si la majorité des photos qui illustrent ces objets sont en noir et blanc, il est heureux que les auteurs aient choisi la couleur pour présenter les plus beaux tapa (pp. 24, 26, 27, 87, 89, 93).

Dans son introduction, Claude Stéfani note que le recollement des collections uvéennes dans les musées français est loin d'être terminé, vu la difficulté à identifier les objets provenant précisément de 'Uvea. Outre les deux fonds qui ont servi de base à l'exposition, des collections substantielles existent également dans les musées d'Angoulême, Dunkerque, Grenoble, La Neylière, Lille, Lyon et La Rochelle. Le fonds du gouverneur Louis-Joseph Bouge de Chartres est l'un des plus structurés et des plus documentés. Claude Stéfani fait très justement remarquer qu'il est difficile de définir la provenance exacte des pièces de Polynésie occidentale. En effet, depuis des siècles, les peuples des îles de Fidji, Futuna, Nuie, Rotuma, Samoa, Tonga, Tokelau, Tuvalu et 'Uvea-Wallis n'ont cessé de s'échanger des objets d'usage quotidien. C'est la raison pour laquelle des pièces originaires de ces diverses îles ont été également présentées dans l'exposition (pp. 26-33). On notera cependant l'absence dans les collections uvéennes de sculptures anthropomorphes en bois ou en ivoire sculptés<sup>8</sup> comme il en existe dans les collections tongiennes ou fidjiennes. Dans cette région du Pacifique, les cultures des divers archipels se sont influencées les unes les autres et constituent « un parfait exemple de zone d'échanges culturels intenses » (p. 10).

La réussite de l'exposition du musée des Beaux-Arts de Chartres, *'Uvea-Wallis, une île pêchée par les dieux*, comme de son catalogue, doit beaucoup au talent et à la personnalité de Claude Stéfani (muséologue) et d'Hélène Guiot (ethno-archéologue). Sa connaissance du terrain, où elle a passé plusieurs années, lui a permis de choisir des auteurs et des textes qui dans leur grande majorité accompagnent très bien les objets présentés pour faire découvrir aux lecteurs la culture de 'Uvea-Wallis. Les documents historiques reproduits viennent compléter la description du contexte dans lequel les objets ont été collectés sur le terrain. C'est le cas des extraits de récits des découvreurs : Robertson sur l'expédition du *Dolphin* en 1767, Maurelle sur le voyage de la *Princesse* en 1781 et Edwards sur celui de la *Pandora* en 1791 (pp. 46-47). Ces textes relatent les premiers contacts entre les Européens et les peuples de 'Uvea-Wallis. La liste d'inventaire d'une douzaine d'objets provenant de l'institution missionnaire de l'Œuvre de la Propagation de la

Foi à Lyon (p. 13) apporte quelques informations supplémentaires. On aurait cependant aimé en savoir plus sur les objets uvéens se trouvant dans des musées autres que français, Claude Stéfani évoquant seulement les objets uvéens du *Bishop Museum* d'Honolulu collectés par l'ethnologue américain Edwards Burrows (p. 13).

Les photos de terrain en couleur viennent compléter agréablement les textes et accompagner les photos d'objets du catalogue. Il aurait été judicieux de préciser un peu plus les identifications des matériaux constituant les pièces présentées et d'en décrire brièvement les techniques de mise en œuvre. Un lexique uvéen et une bibliographie sommaire concluent cet ouvrage de référence sur l'île de 'Uvea-Wallis, particulièrement pour le fonds uvéen du musée de l'Homme et celui du musée national des Arts africains et océaniques qui se trouvent actuellement réunis dans le nouveau musée du quai Branly qui a ouvert ses portes fin juin 2006. L'ensemble de la collection d'objets uvéens y sera donc prochainement accessible à tous et visible virtuellement sur la banque de données du musée.

Christian COIFFIER

département Océanie, musée de l'Homme (MNHN)

William H. DAVENPORT, 2005. *Santa Cruz Island, Figure Sculpture and Its Social and Ritual Contexts*, Philadelphia, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, ouvrage relié sous jaquette avec photos couleurs, bibliographie, index, illustrations en noir et blanc (22 illustrations dans le texte et 55 planches) et CD reproduisant 44 planches couleur, cartes, xiv et 234 p.

Deux chercheurs auront plus que d'autres contribué, dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, à éclairer les traditions culturelles de l'archipel de Santa Cruz (aujourd'hui Temotu, la province la plus à l'est de l'État des Salomon indépendantes) et spécialement de son île principale, Ndende, Gerd Koch (1922-2005) et William Davenport (1922-2004), l'auteur de cet ouvrage posthume. Exactement contemporains, ayant eu l'un comme l'autre à affronter les difficultés de la Grande Crise puis les périls de la Deuxième Guerre mondiale, l'Allemand et l'Américain avaient beaucoup de traits en commun, et notamment une même passion de la mer et de la navigation à l'ancienne, qui a certainement compté dans leur vocation d'océanistes. Gerd Koch, dont j'ai évoqué récemment les travaux et la personnalité hors du commun (*JSO* 120-121), n'a effectué dans cet archipel qu'une seule mission (novembre 1966 - février 1967) aux résultats abondamment publiés, tandis que William Davenport y a multiplié les séjours, de 1958 à 1976, pour en tirer une quinzaine d'articles, et pour finir ce livre unique, conclusif sinon testamentaire, et chargé ainsi d'une importance dépassant largement son propos initial.

Le sujet principal du livre est l'étude et le recensement de ces petites sculptures à figuration humaine,

8. NDLR. – Celles-ci ayant été détruites par les missionnaires !

monoxyles et en ronde bosse, hautes de 10 à 70 cm, conventionnellement appelées « duka » et qu'il faudrait dénommer, d'après l'auteur, « munga dukna » selon leur désignation vernaculaire à Ndende (sans qu'il précise comment on les désignait par exemple à Vanikoro, où il a pourtant séjourné et fait fabriquer des objets, et où des sculptures de ce type ont été collectées). W. Davenport avait déjà consacré deux articles à ces sculptures, dont il connaissait en 1985 53 spécimens préservés (« A Miniature Figure from Santa Cruz Island », *Bulletin des Amis du Musée Barbier-Mueller*, n° 28, p. 1), et 53 ou 52 en 1990 (« The Figurative Sculpture of Santa Cruz Island » in A. et L. Hanson ed., *Art and Identity in Oceania*, pp. 99 et 110, note 1, avec l'énumération des 52 sculptures !). Le présent ouvrage en reproduit et décrit 55, grâce à la découverte ultérieure de deux spécimens dans les collections du musée de Copenhague, eux aussi collectés à Vanikoro. Ce recensement est au moins incomplet de deux sculptures des collections publiques françaises (Collection Le Mescam, Musée du Havre), provenant également de Vanikoro et d'une poignée d'objets actuellement en mains privées ou sur le marché. La plupart des « duka » reproduits sont présentés comme inédits, parfois par information insuffisante de l'auteur (par exemple n° 21 et 22, pp. 150-154, reproduits dans *Arts d'Afrique Noire-Arts premiers* 102, 1997, pp. 22-23).

Malgré ces menus défauts, le répertoire illustré occupant près de la moitié du livre est le premier du genre et fera date. Il est même remarquable que W. Davenport soit parvenu à en rassembler l'essentiel à une époque où les collections et les inventaires de musées étaient moins faciles d'accès qu'aujourd'hui. On peut regretter que ses notices et ses observations générales restent muettes sur les traces d'outils, l'outillage disponible, les bois mis en œuvre, leur densité ou leur grain, et passent trop rapidement sur les différences de surface ou de patine pourtant si frappantes d'une photographie à l'autre de son catalogue, laissant implicitement ces recherches à ses successeurs, qui devraient les étendre à tous les vestiges subsistants des arts figurés de cet archipel où se sont conjuguées les influences micronésiennes, polynésiennes et mélanésiennes. Il y aurait lieu de soumettre à la même vérification la distinction sommairement avancée (pp. 28-32) entre « generalized » et « developed style » pour des figurations humaines qui avaient des destinations diverses, allant de l'image culturelle au bouchon historié de gourde à chaux. Mais si cet ouvrage prête à discussion, ce ne saurait être pour la contribution factuelle qu'il apporte à la connaissance iconographique d'un type rare et mal connu de sculpture océanienne.

C'est à partir de ces objets que l'auteur a souhaité livrer une synthèse de ses recherches sur la vie traditionnelle des naturels de Ndende (ou Santa Cruz Island, comme il a toujours préféré écrire à l'usage de son public). Il n'y a rien à redire à une telle ambition, qui fut toujours celle des meilleurs ethnographes, G. Koch notamment. Du rôle rituel de ces sculptures, qui ne se réduisait certainement pas à la représentation d'un unique « dieu » comme l'avait trop rapidement

décidé Françoise Girard (« Statuette du Dieu Requin de Santa Cruz », *Objets et Mondes* XI-3, 1971, pp. 273-280), W. Davenport livre une image plus complexe, mais assez floue. S'agissait-il d'un culte personnel, familial, « clanique » ou encore strictement masculin, ses descriptions « sociologiques » très vagues ne permettent pas de le préciser. Ces figurations avaient-elles un rapport avec les usages funéraires et le culte des morts, comme l'avaient fortement suggéré après d'autres Fritz Graebner (« Völkerkunde der Santa-Cruz Inseln », *Ethnologica* I, 1909, pp. 148-153) et Felix Speiser (« Völkerkundliches von Santa Cruz », *Ethnologica* II, 2, 1916, pp. 205-207), l'ouvrage n'en dit rien, ne mentionne aucun rituel funéraire et se garde de discuter les observations de seconde ou de première main publiées par l'un ou l'autre de ces éminents savants.

Ce n'est pas seulement sur le tard de sa vie que W. Davenport a manifesté son indifférence pour ce que beaucoup nomment « les usages scientifiques », et d'autres « les règles de l'art ». Comme j'ai dû me résoudre à le montrer par le menu, notamment à propos des bâtons de danse (« Les bâtons de danse des îles de Santa Cruz et la collection du Musée de Leipzig », *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig* XLII, 2004, pp. 137-154) et des « monnaies de plumes » de Santa Cruz (étude à paraître), ses articles fréquemment inconséquents ou contradictoires, dans leur détail comme dans leur propos général, négligent ou minimisent régulièrement l'apport des autres témoignages, historiques ou ethnographiques, contemporains ou passés, et omettent les précisions minimales de date et de lieu susceptibles d'authentifier et de distinguer les unes des autres ses observations personnelles. Malgré une bibliographie réduite à l'essentiel, et qu'on pourrait croire connue et exploitée à fond, le présent ouvrage pâtit encore de ces travers, sur lesquels il convient malheureusement de mettre à nouveau en garde les lecteurs.

On lit ainsi (pp. 58-59), à propos des contacts des naturels avec les Blancs, qu'après le passage de la *Swallow* de Carteret au large de l'archipel de Santa Cruz en 1768, « the next encounter was in 1875 when Commodore James G. Goodenough went ashore at Carlisle Bay near the village of Noka in 1875. He was attacked without provocation and wounded by an arrow. Unfortunately, he contracted tetanus and died on his ship » etc. Plutôt que de lapsus, d'erreur sans conséquence ou d'hommage naïf d'un marin à un autre marin, le sujet porte à parler de cécité aggravée. Goodenough ne fut attaqué qu'en raison d'intrusions répétées de trafiquants en quête d'esclaves, de missionnaires suspects de complicité avec les « blackbirders » et de militaires britanniques en mission de « pacification » ou de repréailles : à en croire un historien sacré (C. E. Fox, *Lord of the Southern Isles, The Story of the Melanesian Mission*, London, 1958, surtout pp. 204 sq.) l'évêque Selwyn aurait été calmement accueilli à Ndende en 1852 et 1856, son successeur Patteson de plus en plus fraîchement en 1862 et 1864, avec la mort de deux membres de son escorte, avant d'être tué lui-même à Nukapu (Reef Islands, à environ 40 km au nord de Ndende) en 1871. Plusieurs vaisseaux de

guerre britanniques avaient précédé celui que commandait Goodenough, et notamment en 1865 le *Curaçoa* où se trouvait Julius L. Brenchley, dont une partie des collectes qu'il avait effectuées au cours de ce voyage, acquise par le British Museum en 1870, a fait l'objet d'un catalogue savant établi par Deborah Waite (*Artefacts from the Solomon Islands in the Julius L. Brenchley Collection*, British Museum, 1987). C'est à se demander pourquoi ce dernier ouvrage figure dans la bibliographie du livre de Davenport, pour être si nettement démenti dans ses apports les plus incontestables.

De la part d'un ethnologue apparemment épris de la société traditionnelle dont il a tenté de décrire les derniers vestiges, une telle indifférence à l'égard du processus colonial et de ses brutalités laisse pantois. Pour l'historien d'art qu'il entend être aussi, les conséquences ne sont pas négligeables. S'il fallait l'en croire sur l'absence de contacts attestés d'Occidentaux avec les insulaires de Ndende entre le séjour de Mendana en 1595 et la désastreuse tentative de débarquement de Goodenough en 1875, c'est à des collectes espagnoles que devraient être attribués tous les objets de Santa Cruz parvenus entre les mains des Blancs avant 1875, aussi bien ceux qu'a récoltés l'équipage du *Curaçoa* en 1865 cherchant vainement à punir les deux morts de 1864, que ceux qu'a collectés l'équipage du *Rosario*, autre vaisseau de guerre britannique affecté à la police coloniale en 1872 (Albert H. Markham, *The Cruise of the « Rosario » amongst the New Hebrides and Santa Cruz Islands, exposing the recent atrocities connected with the kidnapping of natives in the South Seas*, London, 1873, notamment pp. XVI et 165), ou encore celui qu'il m'est échu de faire surgir des collections du musée d'ethnologie de Leipzig (Me 5483, « Les bâtons de danse » article précité, p. 147 et Taf. XVI), provenant d'une collection rassemblée avant 1839 !

Les autres apports de ce livre souffrent des mêmes faiblesses. Il n'aurait peut-être pas dans les intentions de l'auteur de joindre à ce livre la série de photographies numérisées que reproduit le CD-ROM associé. Ses éditeurs n'ont pas livré mieux qu'un diaporama de retour de vacances, sans date ni lieu, avec des indications génériques moins précises que celles des cartes postales du commerce, et moins utilisables encore pour les spécialistes. Selon ses archives déposées au musée de Berlin, Koch allait jusqu'à noter, outre le lieu, l'heure, la date et parfois l'orientation de la prise de vue, l'appareil utilisé, la focale, le type de pellicule, le diaphragme, la vitesse... Seule l'examen des « archives Davenport » déposées à l'université de Philadelphie permettra de vérifier si l'absence de précisions minimales sur ces photographies est une négligence de l'ethnologue ou de ses éditeurs. En revanche, en n'indiquant que par exception les circonstances dans lesquelles il a collecté les informations qu'il rapporte, c'est décidément le premier qui s'est privé de rendre crédibles ses observations uniques en leur genre concernant la mythologie ou le légendaire des insulaires (pp. 67-94), sur lesquels le reste de la littérature ethnographique est désespérément muet.

Les lecteurs soucieux de tirer parti de ce livre devront ainsi en sonder presque chaque détail. Cer-

tains sont vérifiables, telle cette évocation d'un fait divers colonial, « l'affaire Mamuli », où W. Davenport (p. 97) résume sans indication de source le récit qu'en a laissé un ancien District Officer, Hector MacQuarrie (*Vouza and the Solomon Islands*, New York, 1948, pp. 133-138). Pour ceux qui échappent à la vérification, les plus nombreux et sans doute les plus précieux, il faut s'en remettre à la vraisemblance et à la bonne foi attendue de l'ethnologue. De ce point de vue, inspirée de l'anthropologie behavioriste la plus « moderne », celle qu'il avait apprise à Yale, son œuvre ne se distingue guère des travaux les plus brouillons des folkloristes du XIX<sup>e</sup> siècle, et marque une sensible régression par rapport à la « vieille » *Wissenschaftlehre* historiciste de Koch, dont les résultats, plus limités, restent à toute épreuve. Ses étudiants, ses collègues (et Koch lui-même quand nous en avons parlé) ont souligné les qualités personnelles de W. Davenport, sa faconde, sa générosité, sa joie communicative à séjourner dans les îles du Pacifique, et ce livre les laisse quelquefois éclater. Il est regrettable qu'elles n'aient pas porté l'océaniste à léguer aux générations futures, et avant tout aux insulaires de Santa Cruz, un témoignage plus précis sur les vestiges de culture traditionnelle qu'il lui avait été donné de recueillir. Voilà certainement un livre indispensable, mais à utiliser avec la plus grande circonspection.

Gilles BOUNOURE

William H. Davenport était un des spécialistes les plus éminents de l'art des îles Salomon. Après des études à l'*Art Center School* de Los Angeles (1939/41), l'auteur découvrit les archipels du Pacifique durant la Deuxième Guerre mondiale alors qu'il était engagé comme lieutenant dans la marine marchande travaillant pour l'*us Navy*. Après des études d'anthropologie à l'université d'Hawaii, il obtient son *Bachelor* en 1952, puis un doctorat en ethnologie de l'université de Yale en 1956. Sa carrière se déroula à l'université de Pennsylvanie où il occupa conjointement la chaire de professeur en anthropologie et la charge de conservateur de la section Océanie du musée d'archéologie et d'anthropologie. Il publia de très nombreux articles, tant dans des revues scientifiques que dans des journaux de vulgarisation. Il séjourna vingt-et-un mois, entre 1964 et 1966, aux îles Santa-Cruz situées au sud de l'archipel des Salomon, non loin de l'île de Vanikoro. Il y retourna ensuite épisodiquement pour de courtes périodes, de 1974 à 1976. Cette connaissance du terrain, associée à ses nombreuses relations avec des informateurs locaux et des officiers du Service colonial britannique, lui permit de collecter des informations très précises sur la culture matérielle et l'aida à élaborer une analyse anthropologique de la sculpture dans cette île.

William H. Davenport était sur le point de mettre un terme à l'édition de cet ouvrage, lorsque la mort le surprit en mars 2004. Ce sont donc ses élèves qui se sont chargés de la publication posthume de son manuscrit. Ce dernier reprend en grande partie, tout en le complétant, un précédent article « The Figura-

tive Sculpture of Santa Cruz Island » publié dans un ouvrage collectif (1990 : 98-110). Il est dommage que d'importants détails n'aient pas été repris dans le présent ouvrage, mais le contenu de ce dernier demeure original à plus d'un titre bien que le corpus remonte à plus de trente ans. Après une préface de Nancy Davenport et une carte présentant la situation du terrain de recherches dans le Pacifique, cet ouvrage présente une étude ethnographique traitant d'un type particulier de sculptures en bois appelé *munga dukna* et fabriqué dans l'île de Nendö, la plus grande des îles de l'archipel des Santa Cruz (nommée également Ndeni, Nitende ou Nidu). Le corpus du livre se trouve divisé en deux parties. La première contient cinq chapitres (pp. 1-94) qui évoquent les conditions de collecte des sculptures, l'iconographie et leur style, les cultes et rituels, la conception du monde local, les mythes associés aux figurines *munga dukna*, signifiant littéralement « image divinité », suivis de notes (pp. 95-107). La seconde partie est constituée par le catalogue illustré des cinquante-cinq sculptures anthropomorphes connues actuellement à travers le monde, tant dans les musées que dans les collections privées (pp. 109-220).

L'auteur présente sommairement l'histoire de cette île depuis sa découverte, en 1595, par le navigateur espagnol Alvaro de Mendana, jusqu'à l'indépendance du nouvel État des îles Salomon en 1978, en passant par la période du protectorat britannique. Il s'intéresse à l'histoire de la collecte des cinquante-cinq exemplaires de sculptures anthropomorphes *munga dukna* conservées à ce jour dans les collections privées et dans divers musées de dix pays : Allemagne (3), Royaume-Uni (22), Australie (2), Belgique (1), Danemark (2), France (1), Nouvelle-Zélande (10), Salomon (1), Suisse (2), USA (11). Il faut noter que quatorze d'entre elles se trouvent conservées au British Museum, alors qu'une seule subsiste encore dans son pays d'origine, au musée d'Honiara, capitale des îles Salomon (fig. 36). Santa Cruz est oubliée par les navigateurs européens jusqu'en 1928 lorsque l'administration coloniale britannique y installe une mission méthodiste près de Graciosa Bay pour renforcer son autorité. Les missionnaires convertissent la population locale au christianisme et l'incitent à abandonner ses « idoles ». C'est à cette époque que la majorité des centaines de statuette familiales qui existaient dans l'île sont détruites par le feu par leurs anciens propriétaires. Celles qui survécurent à ces autodafés furent acquises principalement par des missionnaires, des administrateurs du gouvernement colonial et des résidents européens comme le révérend Georges West et le capitaine Fred Louis Jones.

La grande majorité de ces statuette *munga dukna* sont masculines, excepté quatre d'entre elles (fig. 12, 31, 34, 39) qui sont féminines. L'une représente un couple (fig. 26). Leur grandeur varie de 9 à 125 cm et seulement huit pièces présentent une hauteur inférieure à 14 cm. Elles sont sculptées souvent de manière assez grossière et présentent, pour la plupart d'entre elles, une coiffure de forme conique rejetée en arrière, appelée localement *abe*, et constituée par les cheveux enroulés dans une pièce de tapa décorée de fibres végétales diverses. Ces coiffures étaient portées uni-

quement par les hommes d'âge mûr responsables des rituels. Les parures qui ornent ces sculptures, colliers, brassards, boucles d'oreilles, bijoux de nez, ceintures et pagnes de fibres, évoquent les costumes cérémoniels portés par les jeunes gens (*obla*) constituant le groupe de danseurs durant des cérémonies *nela* connectées avec les divinités *dukna*. Ces statuette sont souvent agrémentées sur leur poitrine de représentations sculptées ou peintes de requins et de dauphins (fig. 2, 5, 8, 9, 15, 17, 27, 41, 42, 43, 44, 54) qui évoquent leur double nature, d'où leur appellation fréquente de « dieu-requin » chez les collectionneurs. Elles étaient fréquemment ointes de curcuma qui leur donnait une couleur orangée et leurs conférait des propriétés magiques. Chacune d'entre elles se voyait attribuer un nom particulier en relation avec un mythe local. Elles étaient le plus souvent conservées dans des maisons spéciales appelées *madukna* où elles se trouvaient placées sur des étagères fixées à un poteau de l'édifice ou bien directement sur le sol au milieu de crânes ancestraux, de coques et de rouleaux de monnaies de plumes rouges. Ces statuette se transmettaient par héritage, mais leur pouvoir surnaturel devait être revivifié par des offrandes de nourriture. Les pêcheurs les honoraient de cette manière avant de partir pour leur dangereuse pêche aux requins à l'aide d'un lasso. La relation entre les « clients » et leur divinité tutélaire *munga dukna* pouvait être d'ordre familial ou communautaire selon le lieu où elle se trouvait exposée. Les diverses cérémonies et les danses particulières qui se trouvaient en relation avec ses sculptures sont ensuite évoquées avant de terminer cette présentation par l'analyse des changements intervenus dans les traditions durant les années 1970.

L'auteur évoque les publications de deux Océanistes, Françoise Girard et Gerd Koch, dont nous venons d'évoquer la récente disparition dans le numéro 120-121 du *JSO* (Bataille, 2005 : 205-209 ; Bounoure, 2005 : 211-216) : d'une part, l'article de Françoise Girard intitulé « Statuette du dieu requin de Santa-Cruz » et publié dans la revue *Objets et mondes* (1971 : 273-280) ; d'autre part, le livre de Gerd Koch (1971) qui représente une étude très complète de la culture matérielle de l'île de Santa Cruz.

L'ouvrage de William Davenport est important pour les collections ethnographiques françaises dans la mesure où l'auteur apporte des connaissances indispensables sur un style artistique représenté par une remarquable sculpture se trouvant actuellement exposée au palais des Sessions du musée du Louvre et provenant d'un don de Régine van den Broek au musée de l'Homme en 1969. Elle fait partie maintenant de la collection océanienne du musée du quai Branly (n° 71.1969.51.25). Cette petite sculpture de 17,5 cm de hauteur a été collectée, avec de nombreux autres objets, par Charles van den Broek dans le village de Nimbelowi (Nababloui) durant l'escale de *La Korrigane* le 29 juin 1935 dans la baie de Nea, soit quelques jours avant un déjeuner à son bord avec le révérend Georges West (cf. *supra*). Charles Van den Broek consacre plusieurs pages de son ouvrage *Le voyage de La Korrigane* à la description de sa découverte et de son extraordinaire acquisition :



« Sur le poteau central, une toute petite figure sculptée représente un homme assis. C'est le Dieu-Requin, personnage de tant de légendes [...] Je tenais un objet très curieux et d'un intérêt ethnographique considérable ; mais, au fond de moi-même, je pensais avec mélancolie à l'étagère, désormais vide, devant laquelle avaient veillé neuf générations de gardiens, représentés par neuf crânes ? Je n'étais qu'un vandale [...] mais je me consolai en réfléchissant au sort qui guettait cette charmante divinité. Des missionnaires allaient venir, qui l'auraient sûrement brûlée. Avec de la chance, elle serait tombée entre les mains d'un savant américain qui en aurait fait don à un musée de son pays. Moi, au moins, je la ramènerai en France où il n'y en a pas une seule. » (1939 : 123-126)

Davenport (p. 17) donne une traduction *in extenso* de ce passage en y ajoutant quelques précisions (pp. 5-6), mais il regrette que Charles van den Broek n'ait pas recueilli le nom particulier de la divinité représentée par cette sculpture (p. 17). Il met cette statuette en relation avec le mythe de Meboku (pp. 79-82), qui était un personnage qui pouvait prendre la forme d'un requin. Il reconnaît cependant la qualité et la précision d'un dessin d'un autre *dukna* réalisé par l'épouse de ce dernier (p. 5 et p. 38). Ce croquis, non publié dans l'ouvrage, présente une de ces anciennes statuettes *munga dukna*, nommée Ménapmele, dans son contexte local, au milieu de crânes ancestraux et de monnaies de plumes. Une note, écrite directement sur le croquis, indique que le propriétaire ne souhaitait pas vendre cette statuette ayant appartenu à son oncle. La position du personnage en appui avec ses deux bras sur une sorte de tréteau permet de comparer cette statuette avec celles du British Museum (fig. 9 et fig. 11). La position assise du personnage *dukna* de Paris permet la comparaison formelle avec quatre autres statuettes connues comme celles du British Museum de Londres (fig. 4), du Brighton Museum (fig. 20), de l'Ottago Museum de Dunedin en Nouvelle-Zélande (fig. 24) et du Field Museum of Natural History de Chicago (fig. 37). Son piètement constitué d'un disque est, d'autre part, fort semblable à celui du *dukna* de New York (fig. 53) qui présente une dimension totale très similaire pour un personnage debout. Il existe également un petit croquis, très sommaire, réalisé par Régine van den Broek (1984 : 51) qui indique le contexte de la statuette de Paris lors de son acquisition par son époux. Les photographies ou les dessins de *munga dukna* en situation sont en effet très rares et Davenport ne nous en donne pas d'exemples.

On peut regretter que l'auteur ne se soit pas intéressé aux essences des divers bois d'œuvre dans lesquelles ont été réalisées ces sculptures (p. 16). L'information selon laquelle ces statuettes sont fabriquées, à l'égal des écopes de pirogues, des bols à nourriture ou de nombreux ustensiles de cuisine avec des bois tendres ou moyennement durs, ne nous apporte rien de nouveau. Une classification des essences utilisées mises en relation avec les divers types de sculptures aurait pu déboucher sur de nouvelles interprétations, d'autant que l'on apprend à la lecture des mythes que l'arbre *Barringtonia* avait une importance rituelle par l'utilisation de ses feuilles et de ses branches (p. 81 et p. 85). On sait d'autre part que les fruits du *Barringtonia asiatica* L. sont utilisés dans de nombreux archipels du

Pacifique pour empoisonner le poisson. N'y aurait-il pas une relation particulière entre cet arbre et les statuettes *munga dukna* ?

Une bibliographie (pp. 221-224), un index (pp. 225-231) et une notice sur l'auteur (p. 233) viennent compléter ce bel ouvrage. Un CD-Rom de soixante-douze photographies en couleurs, réalisées par l'auteur, est placé dans une pochette à la fin du livre. Elles illustrent la vie villageoise dans les îles Santa-Cruz avant l'indépendance des Salomon en 1978 et permettent de replacer dans leur contexte les sculptures et les cérémonies évoquées dans cet ouvrage. Ces très belles photographies sont classées selon un index de quarante-trois sujets répartis dans cinq chapitres : vues diverses de Nendö (villages et maisons), vie quotidienne villageoise avec jeux d'enfants, travaux de jardinage, tissage et pêches, monnaies de plumes rouges (fabrication et négociations), cérémonies publiques (mariages et initiations), danses (en lignes, *nela*, et en cercle, *nue*).

Ce livre, abondamment illustré, intéressera tant les anthropologues que les conservateurs de musées d'ethnographie, les historiens de l'art, les collectionneurs et les amateurs de sculptures du Pacifique.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- BATAILLE Marie-Claire, 2005. In mémoriam Françoise Girard, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 205-209.
- BOUNOURE Gilles, 2005. Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 211-216.
- COIFFIER Christian, 2000. Sculpture de l'île de Nendö, Statuette duka ou munge-dukna représentant un homme assis, *Sculptures, Afrique, Asie, Océanie, Amériques*, Paris, RMN/musée du quai Branly, pp. 279-282.
- GIRARD Françoise, 1971. Statuette du dieu requin de Santa-Cruz, *Objets et Mondes* xi, 3, pp. 273-280.
- HANSON Hallan et Louise (eds), 1990. The Figurative Sculpture of Santa Cruz Island, *Art and Identity in Oceania*, Bathurst (Australia), Crawford House Press, pp. 98-110.
- KOCH Gerd, 1971. *Materielle Kultur der Santa Cruz-Inseln*, Berlin, Museum für Völkerkunde, Neue Folge 21, Abteilung Südsee IX.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Charles, 1939. *Le voyage de La Korrigane*, Paris, Payot.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Régine, 1984 (1937). *Les Korrigane autour du monde*, Paris, L'Asiathèque.

Christian COIFFIER  
département Océanie, musée de l'Homme (MNHN)

Jean-Luc MAURER (avec la collaboration de Marcel Magi et une contribution de Marie-Jo Siban), 2006. *Les Javanais du Caillou. Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*, Paris, Cahier d'Archipel 35, bibliographie, annexes, illustrations (cartes, graphiques, dessins et photographies), 367 p.

C'est une double contribution, de grande valeur, aux études calédoniennes et indonésiennes, que signe

le sociologue suisse Jean-Luc Maurer dans cette étude consacrée à l'histoire et à la situation présente des Javanais de Nouvelle-Calédonie. De cet ouvrage, on peut dire qu'il est érudit, clair, humain et honnête. Son auteur, spécialiste reconnu du développement en Asie du Sud-Est, y affiche par exemple un souci permanent de rendre hommage à tous ceux qui, par leurs témoignages ou leur participation à ses enquêtes, l'ont aidé à produire cette dense étude. Jean-Luc Maurer offre ainsi le statut de collaborateur à Marcel Magi, néocalédonien d'origine javanaise, très impliqué dans les milieux associatifs indonésiens de l'île, de même qu'il reconnaît sa dette intellectuelle à l'égard de Marie-Jo Sibon – autre figure locale bien connue de la même communauté et/ou des mêmes milieux – qui a signé la postface du livre. Tous deux l'ont souvent accompagné lors de ses multiples enquêtes en Nouvelle-Calédonie entre 2000 et 2003, au cours desquelles il a rencontré des dizaines de personnes de tous âges et fait passer un questionnaire à la quasi-totalité des personnes identifiées comme appartenant à cette communauté. C'est notamment sur la base de ces matériaux qu'il produit ce travail totalement original et fort bien documenté. L'épopée des Javanais du « Caillou » est d'autant plus intéressante que les Indonésiens ont traditionnellement été peu concernés par les migrations liées aux colonisations européennes, la Nouvelle-Calédonie faisant avec le Surinam exception en la matière.

Au total, de 1896 (arrivée à Nouméa du premier convoi de cent soixante-dix engagés javanais) à 1955 (dernier rapatriement massif d'engagés vers l'Indonésie), environ vingt mille Indonésiens travaillèrent en Nouvelle-Calédonie dont plus de 14 000 retournèrent chez eux à l'issue de leur contrat de travail. La plupart était des travailleurs agricoles, des mineurs et aussi des gens de maison (domestiques). Aujourd'hui, environ cinq mille personnes se rattachant à cette communauté vivent en Nouvelle-Calédonie, auxquelles se rajoutent des milliers de personnes parfois largement métissées.

Les Indonésiens de Nouvelle-Calédonie sont connus sur place sous deux appellations : l'une dépréciative, « Kakane(s) », et l'autre, plus poétique, « Niaoulis ». Le premier terme (p. 68) est surtout déformant ou réducteur car « *kakane* est dérivé du mot javanais *kakang*, qui signifie grand frère et qui, loin d'être insultant ou même péjoratif, était au contraire le terme approprié et poli par lequel les Javanais(es) s'adressaient à leurs aînés ou leurs égaux de sexe masculin ». Quant à l'appellation Niaouli(s), elle proviendrait soit de l'habitude des femmes javanaises travaillant dans les plantations calédoniennes de suspendre leurs bébés dans des *sarong* aux branches de niaoulis, soit, métaphoriquement, de la capacité d'enracinement et de résistance de ces immigrés, évoquant le niaouli accroché à un sol pauvre (p. 74).

Pour appréhender les migrations d'hier, Jean-Luc Maurer se fait tout d'abord historien (chapitres 1 à 5). Il le fait humblement, ne prétendant pas apporter des matériaux d'archives nouveaux tant sur l'Indonésie que la Nouvelle-Calédonie des dernières années du

xix<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, mais il sait lire et utiliser les travaux des autres. Son érudition et sa volonté de bien expliquer les raisons de cette émigration le poussent à de longs développements sur les mutations de la société coloniale javanaise au xix<sup>e</sup> siècle, de même qu'il produit plus loin (chapitre 6) une bien belle synthèse sur l'Indonésie de l'après-Deuxième Guerre mondiale, qui voit le retour de milliers d'Indonésiens de Nouvelle-Calédonie. Ce chapitre 6 est particulièrement original puisque Jean-Luc Maurer a rencontré en Indonésie des natifs ou résidents de longue date de Nouvelle-Calédonie : les expériences varient, certains retours ou certaines installations prenant des allures de drame tandis que quelques individus, notamment ceux dotés d'économies ou touchant une pension française, mènent sur place une vie favorisée ; certains œuvrent au service de la langue française, par des entreprises françaises et une association (IKKB) des « Niaoulis » vivant en Indonésie a même vu le jour en 1988.

Occupant presque le même volume de texte que ceux plus proprement historiques, les trois derniers chapitres (7 à 9) sont tout aussi passionnants. Ils sont consacrés à l'évocation de l'intégration progressive de ceux qui ont choisi de rester en Nouvelle-Calédonie, malgré les heurts et tensions politiques ; à un panorama sociologique (démographie, éducation, métissage, vie associative, culturelle, religieuse...) de cette communauté aujourd'hui ; enfin, à la question des choix identitaires des Niaoulis en ce début de xxi<sup>e</sup> siècle.

Parmi les sujets ayant particulièrement retenu notre attention se trouvent les questions de langue et de religion. Adeptes d'une religion musulmane populaire fortement syncrétique, les immigrés des premières générations ne parlaient que javanais et avaient une connaissance très limitée du Coran. À partir des années 1950, les nouveaux émigrants indonésiens (dits *Wong baru*) se singularisent car ils pratiquent la langue nationale indonésienne (*bahasa Indonesia*), sont plus éduqués, notamment en matière de culture islamique. L'ouverture d'un consulat d'Indonésie à Nouméa en 1951 contribue à l'essor de l'islam et à l'organisation publique des activités culturelles des Indonésiens musulmans. Un Centre islamique est inauguré à Nouméa en 1986, desservi par un *imam* (des *imam* avaient officié en Nouvelle-Calédonie dès 1937, mais de façon moins visible) ; la prière du vendredi y réunissait en 2002 ordinairement plus de cinq cents personnes (p. 239).

L'ouvrage se clôt par une analyse toujours très claire et vivante autour de la question de l'identité, c'est-à-dire de l'appartenance ethnique et culturelle. Alors que la préférence pour l'endogamie communautaire conduisait autrefois bien des hommes au célibat, le métissage se généralise aujourd'hui, notamment – mais pas uniquement – avec des Européens. S'agissant de l'attachement à la culture traditionnelle ou du choix de l'abandonner progressivement, Jean-Luc Maurer explique que l'heure n'est plus à la « résilience culturelle » des premières générations et que la vie associative et culturelle présente un réel dynamisme affiché depuis une ou deux générations. Il dresse quatre

« idéaux-types » correspondant aux attitudes dominantes au sein de la jeunesse « niaoulie » : les jeunes toujours très attachés à leur identité d'origine ; ceux adeptes du « French Pacific Way of Life » (pp. 267, 273), n'ayant guère de préoccupations identitaires ; les jeunes de « l'entre-deux » hésitant sur le choix à faire ; enfin, le cas des Indonésiens se rattachant à une autre identité culturelle ou religieuse du « Caillou » (se déclarant d'abord Caldoches, Kanak ou musulmans). À ces idéaux-types s'ajoute l'évocation des relations avec les autres groupes ethniques, et notamment du regard qu'ils portent sur ces Javanais si discrets, si modestes, et reconnus comme « la communauté la plus unanimement appréciée du territoire » (p. 286).

Au total, cet ouvrage très humain intéressera et satisfera un large public. L'auteur sait faire parler sa propre sensibilité sans se départir d'une grande rigueur dans l'évocation historique ou le traitement des données sociologiques. Il sait surtout rendre son texte vivant en multipliant les portraits, donner la parole aux « enquêtés », pour offrir au lecteur un florilège riche et émouvant d'histoires de vie des Niaoulis du Caillou.

Bruno SAURA  
université de Polynésie française (UPF)

*Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau, JATBA revue d'ethnobiologie* 42, 2000-2004, 206 p., bibliogr., illustrations, photos.

Ce numéro du *JATBA*, le dernier paru (en 2005, bien que daté 2000-2004), inaugure-t-il la reprise de la publication de cette revue ? Nous ne pouvons que l'espérer ! Quoi qu'il en soit, nous saluons ici la parution tant attendue de ce numéro d'hommage à Jacques Barrau qui fut, rappelons-le, vice-président de notre société de 1972 à 1982 et auquel nous avons déjà consacré un numéro spécial en 2002 (*JSO* 114-115, 231 p.).

Nous pouvons apprécier dès la couverture un des nombreux talents de Jacques, le collage *L'oiseau des îles* qu'il a réalisé en 1966-1967. Nous avons déjà pu avoir un aperçu de ses talents artistiques à de nombreuses reprises et nous avons publié alors deux gouaches réalisées par lui sur des plantes de Tahiti et de Nouvelle-Calédonie (*JSO* 114-115, 2005 : 32-33). Quinze autres dessins au trait et quatre photos de Jacques Barrau sont également reproduits dans ce numéro qui rassemble après une courte présentation de Serge Bahuchet, trois inédits de Jacques, une notice biographique et sa bibliographie la plus exhaustive possible, puis sept articles pour lui rendre hommage.

Ainsi, Serge Bahuchet en avant-propos (pp. III-IV) rappelle son parcours de « terrien des îles » qui l'a amené à l'ethnobotanique des plantes alimentaires d'Océanie. Il mentionne aussi son rôle dans l'origine de l'enseignement en ethnobiologie, ethnoécologie et écologie culturelle... dans les cursus anthropologiques français. Puis Alice Peeters nous dresse une courte

biographie (pp. 1-8). Et Catherine Hoare, qui nous avait déjà établi la bibliographie de ses travaux sur l'Océanie, soit environ 140 références (2002 : 15-21), nous présente plus de 130 nouvelles références s'échelonnant entre 1946 et 2002, pour un total de 275. Il faut noter que toutes ces données sont consultables à la bibliothèque d'Ethnobiologie du Muséum national d'histoire naturelle. Son étendue montre, s'il en était besoin, l'ampleur des travaux menés par Jacques Barrau.

Trois conférences, inédites en français tout au moins, viennent ensuite. La première (pp. 33-48) est celle qu'il prononça au Muséum national d'histoire naturel le 27 février 1980 dans le cadre de la série de conférences sur *l'évolution des idées en Histoire naturelle*. En prenant « l'Homme comme objet d'Histoire naturelle », il y revient sur « les discutables oppositions Homme/Nature et Esprit/Matière et aussi avec la dialectique du social et du biologique dans l'Homme » (p. 33) car, poursuit-il :

« Cette dernière interaction bipolaire déconcerte bien des gens des Sciences de la Nature et de la Vie, au point que certains d'entre eux en sont aujourd'hui conduits à vouloir réduire les phénomènes humains au rang de produits d'un déterminisme univoque et strictement biologique. » (p. 33)

La deuxième conférence intitulée « Des îles comme sites propices à l'étude des relations entre les sociétés humaines et la nature » (pp. 49-64) a été donnée à Osaka le 27 octobre 1994 à l'occasion du prix Cosmos qu'il reçut à Tokyo, à l'université des Nations unies, pour ses travaux sur les relations entre les sociétés humaines et la nature, le 25 octobre. Publiée en anglais et en japonais, elle était inédite en français. Il y revient au départ sur son parcours entre la France et la Nouvelle-Calédonie de son enfance, où ses parents avaient émigré pour y trouver du travail et où il choisit de retourner exercer après guerre son métier d'agronome et de naturaliste. Constatant alors les fortes inégalités de cette société coloniale, il conclut : « les illusions paradisiaques de mon enfance coloniale se dissipent » (p. 50). Il parle ainsi de sa découverte de l'horticulture vivrière kanak, comme exemple d'une « civilisation du végétal » (selon P. Gourou) en opposition à celle des colons blancs plus orientée vers une « civilisation de l'animal » source de nombreux conflits, qui allait le conduire à l'étude de la flore vivrière malayo-océanienne. Puis, dans le chapitre « des plantes à multiples usages et des plantes pérennes multipliées par voie végétative », il revient sur les plantes rituelles ou cérémonielles qui sont d'anciennes composantes de la flore vivrière dont l'usage alimentaire est tombé en désuétude (p. 53) et montre comment l'ethnobiologie permet de décrypter l'évolution d'un complexe végétal utilitaire. Il note à juste titre le rapport amical de l'homme kanak au végétal qui n'est pas sans rappeler, comme l'a fait remarquer André Georges Haudricourt en comparant notamment les clones et les clans, ceux que les hommes ont entre eux. À la suite des travaux d'André Georges Haudricourt et de Carl O. Sauer, Jacques Barrau revient ensuite sur les comportements humains à l'égard de la nature et sur

les idéologies, sur « l'action indirecte négative » des cultivateurs océaniens qui n'implique « ni contact brutal dans l'espace, ni simultanéité dans le temps avec l'être domestiqué », mais un « traitement individuel amical » face à « l'action directe positive » et au « traitement massal et brutal » de la céréaliculture et de l'agropastoralisme occidentaux (pp. 56-57).

« En termes plus simples, gens de l'*hortus* et gens de l'*ager* comme du *pascuum* diffèrent profondément dans leurs comportements à l'égard de la nature, à l'égard de l'humain étranger, à l'égard des gens de leurs sociétés et à l'égard des idées qu'ils se font du surnaturel. » (p. 56)

Pour terminer, Jacques Barrau revient sur les îles, les écosystèmes insulaires étant des lieux privilégiés de l'endémisme, et la diversité biologique, plus à la mode sous le nom de biodiversité, en notant bien que si les populations de ces écosystèmes étaient plutôt bonnes gestionnaires de leur environnement, de notables exceptions furent repérées : la « surexploitation à des fins culturelles et rituelles du *Sophora toromiro* » à l'île de Pâques ; la disparition du *Sylviornis neocaledoniae*, oiseau géant de Nouvelle-Calédonie, il y a plusieurs milliers d'années ; les énormes oiseau moa de Nouvelle-Zélande... Il conclut sur le fait que la nature est indissociable de l'homme, comme les sociétés humaines le sont de la nature, et c'est plutôt en cas de divorce entre l'espèce humaine et la nature que l'on se trouve face à la « dégradation de cette dernière et de la qualité de vie des hommes » (p. 62).

Enfin, la troisième, « Polenta, cassoulet et piperade. L'introduction des plantes du Nouveau Monde dans les cuisines régionales » (pp. 65-80), est celle qu'il donna avec Philippe Marchenay et Laurence Bérard en juin 1993 à Lyon lors du colloque *Gastronomie des régions, entre tradition et innovation* et dont les actes ne furent pas publiés. Ces trois auteurs reviennent là, à propos des cuisines régionales, sur l'incorporation progressive (par intégration et substitution) de nouvelles plantes cultivées américaines telles que le haricot, le maïs, le piment, la courge, la pomme de terre, la tomate, le topinambour et la patate douce, et montrent comment certaines ont pu jouer un rôle de premier plan dans les systèmes alimentaires locaux.

Suivent les articles sur diverses plantes et régions du monde. Virginie Lanouguère-Bruneau (pp. 81-106), dans la droite ligne des études menées par Jacques Barrau sur les plantes alimentaires du Pacifique Sud, nous décrit l'importance de l'igname, nourriture sociale et affective à Mota Lava aux îles Banks (Vanuatu). Après nous avoir présenté le calendrier agricole et les divers types de jardins, elle nous propose les résultats d'une étude menée, de 1997 à 1998, sur quarante-neuf jardins de huit familles. Puis elle revient sur l'origine de l'igname et de ses cultivars, sur les divers processus agricoles, de plantation des ignames, et utilisations de ce tubercule, pour conclure sur l'importance de la culture de l'igname par les vivants pour permettre le renouvellement de la société et du cosmos. Edmond Dounias, quant à lui, nous parle des jardins d'ignames sauvages des chasseurs-collecteurs kubu des forêts de Sumatra (pp. 127-146). Il repart

pour cette présentation d'un article de Jacques Barrau « La région Asie-Pacifique comme centre de mise en culture et de domestication des végétaux », pour remettre en cause avec lui « cette vision linéaire de l'évolution des activités humaines, en décrivant les manipulations d'une catégorie de ressources » par la société kubu (p. 128).

Claudine Friedberg (pp. 107-112) évoque les enseignements de Jacques Barrau et ses qualités de conteur. Comment il racontait la colonisation en Nouvelle-Calédonie et la destruction des fondements de la société kanak qui en résulta, symbolisée par les hordes de bovins introduits piétinant les cultures kanak. Elle emprunte à Barrau cette image du combat contre la vache au Mexique notamment, qu'elle utilise comme révélateur de l'absurdité de notre modèle de développement. Et aujourd'hui, on en arrive à la vache folle ! « Pauvres vaches » ! Si ce qu'enseignait Jacques il y a plus de trente ans est aujourd'hui partout présent, force est de constater que cela n'a pas changé « la marche du monde vers la destruction des ressources indispensables à la vie sur l'ensemble de la planète » (p. 108). On peut donc s'interroger sur le rôle des pouvoirs publics, financiers et économiques en la matière ou plutôt sur leur surdité qui sonne comme une complicité face aux cris d'alarme toujours plus nombreux et au « rôle des chercheurs dans cette mascarade » (p. 109). Ainsi, comme elle le souligne :

« Depuis que Barrau a cessé de donner des cours, les choses n'ont pas beaucoup changé et pour les étudiants qui ont choisi de se former dans une approche interdisciplinaire des problèmes d'environnement, il est toujours aussi difficile de trouver un emploi alors même que l'on annonce partout que la résolution de ces problèmes devient prioritaire pour l'avenir de nos sociétés. » (p. 109)

Laure Emperaire (pp. 113-126) nous emmène en Amazonie brésilienne pour nous parler de sa biodiversité agricole, de ses ressources et de sa conservation du patrimoine, à partir du cas du manioc. Christian Coiffier et Catherine Orliac (pp. 147-164) nous présentent, à propos de l'arbre *miamba* et la maison cérémonielle, le lien entre la mythologie et des anciens vestiges trouvés à Palembang, chez les Iatmul de Papouasie Nouvelle-Guinée. Puis Georges Métaillé (pp. 165-186) nous parle de l'origine des légumes en Chine, en partant du constat de Jacques Barrau que « la plupart des plantes de nos potagers et vergers ont une origine étrangère plus ou moins lointaine » (p. 165). En partant d'un aperçu des sources historiques présentant les plantes légumières, il survole trois millénaires d'attitudes des Chinois qui ont préféré enrichir progressivement leur fonds ancien d'apports nouveaux plutôt que de les remplacer comme l'ont trop souvent fait les Européens. Pour finir, Geneviève Michon (pp. 187-206) revient sur quelques réflexions de Jacques Barrau à propos des relations sociétés/forêts pour nous parler de la forêt dans tous ses états, ni *ager*, ni *hortus*, en partant de l'exemple des pratiques agroforestières des paysans de Java. Agronome de formation, tout comme Jacques à son époque, elle questionne donc la nature de ce que l'on appelle « forêt » pour décrire les rapports de l'homme à la nature. Derrière l'*hortus*, elle

trouve les jardins-forêts du pays sundanais, puis l'agroforêt... Pour résumer, à travers cet article, l'auteur relit les dynamiques de déforestations tropicales à la lueur de l'opposition entre forêt domestiques et autres... et de l'émergence de nouvelles formes de traitement collectif de la nature.

En bref, un numéro d'hommage à la hauteur du regretté Jacques Barrau qui vient utilement compléter celui que nous avons fait dans notre journal en 2002.

Isabelle LEBLIC  
CNRS - LACITO

PIERRE LEMONNIER, 2006. *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*, Paris, Stock. 414 p., bibliogr., cartes, glossaire.

Les *ombo'*, êtres cannibales envahissants et multi-formes, sont une des plaies de la vie des Ankave de Papouasie-Nouvelle-Guinée ; ils sont au cœur de « leurs manières d'expliquer le malheur et de gérer la mort ». C'est cet angle privilégié d'accès au système de pensée et aux relations sociales ankave qu'a choisi Pierre Lemonnier dans son *Sabbat des lucioles*. Ces entités inquiétantes et les nombreux versants sombres de cette société sont au centre du voyage auquel il nous convie, dans sa description d'un groupe anga<sup>9</sup> méridional. Traversée qui pourtant n'a rien de sinistre, menée au rythme du marcheur dévalant les pentes des Hautes Terres, dans un style que colore une distance légèrement ironique, implacablement traversée d'instant de joie, de compassion ou d'effroi face aux forces de vie et de mort propres à ce petit peuple d'horticulteurs, cueilleurs, chasseurs, pêcheurs et éleveurs des montagnes tropicales de la plus grande île de l'Océanie.

Comme de nombreux peuples de Nouvelle-Guinée, les Ankave de la vallée de la Suowi vivent dans des villages... le plus souvent déserts, sauf au temps des cultures, bien disposés cependant pour résister aux attaques ennemies encore fréquentes dans un passé récent. Ils résident généralement dans de petits campements provisoires correspondant à des unités familiales restreintes établies en divers lieux de la forêt selon les ressources prévisibles du moment, fruits et noix en particulier. Entre village et forêt, « la continuité de deux univers pour nous différenciés se trouve au centre d'une manière de former une société où chacun reste chez soi, dans une forêt qui ne reste mystérieuse et démesurée qu'à l'étranger en quête d'aventure [...]. Dans un rayon d'un jour de marche (soit une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau), chaque recoin de l'espace où vit un Ankave lui est familier [...]. Les membres d'un clan ou d'un lignage s'approprient un secteur de forêt et s'en transmettent le droit

d'usage de génération en génération [...]. Cours d'eau et lignes de crête délimitent ces territoires [... mais] cet espace bien connu de chacun [et où s'inscrivent ces droits] ne représente cependant qu'une partie de la vallée. » En effet, malgré la fin des attaques entre villages voisins, les marges de ces territoires appropriés rapprochent d'autres villages ankave dont les habitants gardent une « épouvantable réputation d'*ombo'* » (pp. 32-33). Les Ankave en effet vivent dans la crainte d'attaques ennemies, de celles des sorciers *ayao'* et, surtout, sont presque quotidiennement obsédés par leurs luttes contre les terrifiants *ombo'*, mangeurs de cadavres, responsables de la quasi totalité des maladies et des morts, et venant souvent à s'incarner dans des membres vivants de la communauté.

Dans la vie courante, les Ankave se caractérisent par un refus de la coopération : ils sont « gens qui s'évertuent à ne rien faire ensemble » (p. 13). Laissant une part « plutôt aimable » au monde féminin – ce qui est à comprendre dans un contexte anga, guère féministe (cf. Bonnemère, 2004 : 315-320) –, ils manifestent peu d'enthousiasme pour nos Églises et ignorent le suicide, à la différence de leurs voisins Baruya qui ont dans ce domaine un des taux les plus élevés au monde. Outre les séances de tribunal, les visites d'officiels et surtout d'infirmières – tout ceci depuis une vingtaine d'années –, les principales occasions de regroupement des « unités familiales ordinairement dispersées restent, outre les initiations masculines, des festins » à base de *Pangium edule* et de pandanus, « au point que les deux saisons reconnues [...] sont définies par référence à la maturation » de ces deux plantes (Bonnemère, 1996 : 48).

Le temps des morts est une autre occasion de rassemblements. Une large part du livre est consacrée aux funérailles qui sont souvent parmi les institutions maîtresses des relations sociales et des représentations en Océanie – avec les initiations dans le cas des Ankave et des Anga (Bonnemère, 2004). Simultanément les (sur)vivants et les *ombo'* vont à leur façon marquer les décès, car chacun dispute à l'autre le traitement du cadavre. À côté des obsèques conduites par les villageois, ceci se manifeste par des réunions de lucioles – et de bien d'autres animaux encore – qui se métamorphosent en hommes *ombo'* quand il s'agit de passer aux agapes. À ces *ombo'* que nous dirions fantasmatiques correspondent, pour les Ankave, de bien tangibles *ombo'* humains promis à un sort funeste en cas d'identification. Les *ombo'* sont ainsi un « inextricable mélange d'un humain et d'un être mauvais ». Dans ces circonstances, comment distinguer un homme d'un *ombo'* ? Il tient en main un petit bout de bois, car ces gens-là ne mangent pas avec leurs mains nues la chair putréfiée du mort quand ils se repaissent, en de « joyeuses ripailles », de cadavres dont la chair a cessé de puer, car ils ont pris soin de lui faire remonter un

9. Les peuples anga, autrefois désignés par le nom péjoratif de Kukukuku, furent d'abord décrits dès la fin des années 1930 par la grande anthropologue britannique Beatrice Blackwood. Le mot anga signifie « maison ». Dans un pays souvent guerrier, ils furent réputés pour leur extrême violence. Les groupes les mieux connus des ethnologues sont les Baruya, « Sambia », Iqwaye, Kamea, surtout étudiés par, respectivement, Maurice Godelier et Jean-Luc Lory, Gilbert Herdt, Jadran Mimica et Sandra Bamford. Les Ankave sont étudiés par Pierre Lemonnier et Pascale Bonnemère.

cours d'eau (ce mouvement d'aval en amont, constitue une des nombreuses figures d'inversion associées aux *ombo'*; cf. p. 311 où les cadavres de présumés *ombo'* sont jetés à l'eau). Mais ce que l'on redoute surtout « c'est leur angoissante présence [...] en tant que fauteurs de mort. C'est pour les leurs et pour eux-mêmes que les gens de la Suowi ont peur lorsque les *ombo'* se rassemblent en nombre autour d'une dépouille [...]. C'est seulement pour défendre les vivants que l'on hurle à tue-tête des chants de deuil au beau milieu de la nuit ou que l'on surveille une tombe » (p. 196).

Toutes ces « manières des ancêtres », précise Pierre Lemonnier, ne sont pas une « néotradition » politiquement manipulée. En effet, de « la compréhension de cet événement central dans la vie des Ankave qu'est un rite mortuaire *songain*, la modernité ne me dit rien [...]. Cette cérémonie n'en est pas moins pour eux, littéralement, une affaire de vie ou de mort : l'unique moyen de chasser l'esprit errant des morts récents et de les oublier, croient-ils, à tout jamais » (p. 66). Si le prétendu universel de la modernité ne nous apprend rien de l'essentiel de leurs traits sociaux, où peut se diriger la quête anthropologique de compréhension des Ankave ? D'une part, vers la comparaison avec le reste du monde anga, d'autre part, en direction du Moyen Âge européen.

Les Anga ont été étudiés de façon approfondie depuis plusieurs décennies par des ethnographes de qualité qui sont aussi des anthropologues à la tête théorique. Il s'en suit la possibilité d'une « excursion chez d'autres Anga [qui] rapporte des indications décisives pour notre compréhension de ces être omniprésents, bien qu'imaginaires que sont les *ombo'* des Ankave. Sortir du cas des gens de la Suowi [...] est une exigence que nulle sympathie intellectuelle, mode ou dogmatisme ne saurait contredire : la comparaison structurale nous apprend sur les *ombo'* quelque chose que la seule ethnologie des Ankave ne pourrait révéler » (p. 297). En effet, « ce n'est pas dans les livres d'ethnologie que les Ankave puisent le sentiment de partager avec d'autres Anga des manières d'être, de faire et de penser [...] dans ce contexte, les rapprochements qu'ils établissent entre les monstrueux *ombo'* qui hantent leurs nuits et les cannibales presque ordinaires dont parlent leurs voisins ne sont qu'un aspect de cette similarité dans la différence, de cette faculté d'être soi qui, tout en s'inscrivant dans le même cadre de pensée et dans un passé partagé, traduit à leurs yeux une irréductible altérité. » (p. 292). Je laisse au lecteur la découverte des riches propositions que Pierre Lemonnier tire de ces comparaisons dans le monde anga.

Après la comparaison régionale, et retournant implicitement le compliment que l'historien Marcel Détienne fait aux anthropologues, Pierre Lemonnier se risque à « comparer l'incomparable » en envisageant une autre forme, bien peu « moderne » de l'universel, qui donne la parole aux historiens de notre Moyen Âge. On l'aura deviné à la lecture du titre, le modèle du sabbat des sorcières d'Europe fournit au livre une de ses thématiques, surtout dans ses pages finales, avec une discussion serrée des travaux de Norman Cohn, Guy Bechtel et surtout, Carlo Ginsburg.

Ce dernier, outre qu'il « envisage le sabbat comme la reproduction d'un système de pensée » et qu'il « a eu recours à une vaste comparaison dans laquelle l'ethnologie tient une place essentielle », pose « la question de la part relative de l'histoire et du fonctionnement universel de l'esprit humain dans la genèse de cette fable qu'est le sabbat » (p. 358). Il y a en effet un « air de famille » (Ludwig Wittgenstein) entre le sabbat des médiévistes et une des fortes représentations des Ankave associées aux grands malheurs, ce rassemblement *songain* des *ombo'* qui bien souvent se manifeste par une nuée de lucioles. Pour en rendre compte, Pierre Lemonnier se tourne vers les hypothèses des historiens de la sorcellerie, de certains cognitivistes et vers une proposition déjà ancienne de Rodney Needham, le « stéréotype », qui serait une « constante psychique prenant la forme d'une image autonome à laquelle l'esprit humain est naturellement prédisposé » (p. 386). Au final, « peu importe de deviner qui, de la tendance des humains à produire des images de réunion d'êtres maléfiques dotés de pouvoirs surnaturels ou de l'histoire des sociétés qui leur donnent une existence, est premier dans cette affaire » (p. 391). La réflexion reste ouverte, elle déroutera ici ceux qui aiment les modèles léchés – et qui se verront confrontés à la richesse des ethnographies contemporaine et historique – tout en réactivant certaines approches comparatistes, suggérant une fois encore l'existence d'universaux mais aussi leur satanée imprévisibilité qui fait voler en pièces les grandes théories – dont le plus souvent Lemonnier propose de ne garder qu'un mince éclat.

Avec quelques autres livres pénétrants et accessibles – hélas trop peu nombreux et parmi lesquels la *Chronique des indiens guayaki* de Pierre Clastres et le génial *The High Valley* de Kenneth Read –, *Le sabbat des lucioles* offre des pages vivantes, concrètes, évocatrices, à la précision ethnographique captivante à tous ceux que passionnent les sociétés humaines sans être spécialistes d'ethnologie. Ceci tout en proposant des réflexions et en ouvrant des débats, souvent importants, parfois novateurs, pas seulement destinés aux spécialistes de l'Océanie ou aux anthropologues, mais aussi aux historiens et aux (rares ?) philosophes qui lisent de l'anthropologie contemporaine. Les uns regretteront l'absence de photographies – domaine où l'auteur excelle – les autres, celle d'un index – qui serait fort utile dans un livre à la structure peu académique. Certains, dont je suis, auront l'impression d'avoir frôlé la surdose d'adjectifs tels que « ignoble », « atroce », « immonde », « abominable »...

Enfin, bien mieux que beaucoup de discours pédants ou nombrilistes, à vrai dire si souvent inconsistants sur ce sujet, ce livre nous montre aussi, par petites touches, le travail d'un ethnologue en Papouasie-Nouvelle-Guinée: les recherches sur le terrain avec un collègue ou en famille, les ponts et chemins vertigineux, les planchers pourris, les images manquées, la mort qu'on aimerait tant réussir à vaincre, surtout celle des enfants, les conteurs de bobards, les interlocuteurs qui soudain vous offrent leurs savoirs, les incrédulités de notre pensée « ration-

nelle » et les dévoilements inattendus, le vécu à la limite du dicible, les données ethnographiques et l'expérience rapportées vers l'autre côté de la planète et leur parfois difficile mise en place dans les débats anciens et les modes, jeux de pouvoir et attentes du moment.

## BIBLIOGRAPHIE

BONNEMÈRE Pascale, 1996. *Le pandanus rouge : Corps, différence des sexes et parenté chez les Ankave-Anga (Papouasie Nouvelle-Guinée)*, Paris, CNRS/Éditions de la maison des sciences de l'homme.

BONNEMÈRE Pascale (ed.), 2004. *Women as Unseen Characters. Male Ritual in Papua New Guinea*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Denis MONNERIE,  
université Marc Bloch, Strasbourg

Hamid MOKADDEM, 2005, *Ce souffle venu des Ancêtres... L'œuvre politique de Jean-Marie Tjibaou (1936-1989)*, Nouméa, Expression – Province Nord.

L'ouvrage d'Hamid Mokaddem se révèle être une contribution originale et novatrice à la figure de Jean-Marie Tjibaou. Si, comme le mentionne l'auteur dans sa préface (« L'ordre du discours »), l'écriture est « risqué » et « fiction » – dans le sens de « construction » d'un parcours non prévisible –, le texte réussit, pour sa part, brillamment l'examen. Mokaddem, en impliquant le lecteur dans un discours vigoureux, établit un lien entre la « courbe existentielle » (p. 17) du personnage Tjibaou et la « trajectoire » historique à laquelle il dut se rapporter. Le texte n'est d'ailleurs pas organisé en chapitres de manière rigide et canonique :

« Ce livre n'est agencé ni en chapitres ni en parties, mais en lignes, lesquelles bifurquent, s'entrecroisent et parfois se plient, formant des plans. Ces plans ne sont pas statiques. Ce sont des retours cycliques autour d'un axe, la ligne chronologique. » (p. 13)

Le style de Mokaddem est original et riche de références savantes et interdisciplinaires : l'auteur mêle, en effet, avec aisance l'ethnologie, la sociologie et la philosophie. Ses innovations stylistiques sont souvent agréables et surprenantes, alors que certains de ses choix apparaissent, quant à eux, discutables. L'absence d'un index général suscite par exemple une interrogation, tandis que la subdivision de la bibliographie en genres (« Anthropologie », « Droit », « Économie », « Histoire », etc.) met en difficulté le lecteur non spécialiste.

Le volume se fonde sur des sources originales qui permettent d'enrichir considérablement notre connaissance de la biographie de Jean-Marie Tjibaou. Il s'agit non seulement d'environ trente interviews accordées par des personnages – parmi lesquels des hommes politiques, des chercheurs et des membres de la famille – qui ont fréquenté et collaboré avec le leader kanak, mais aussi d'archives peu explorées ou restées inédites à ce jour, accompagnées de recherches de

terrain effectuées personnellement par l'auteur. Certains discours inédits de Tjibaou sont intégralement publiés dans la partie finale du livre (« Transcriptions d'inédits de dits, paroles et propos de Jean-Marie Tjibaou, 1978-1989 ») et la « génialité » de Tjibaou (« génie au sens que lui ont conféré Kant et Hegel, à savoir une singularité propre à un peuple ayant force d'universalisation et la capacité d'inventer des nouvelles règles », p. 21) transparait dans toute sa force au travers des neuf lignes qui composent le texte. La première ligne (« La reformulation permanente kanak ») retrace la genèse et développe l'un des concepts les plus célèbres et chers à Tjibaou, à savoir celui de la « reformulation permanente ». Mokaddem précise que cette notion a tout d'abord une signification biographique puisque Tjibaou fut en effet séminariste, prêtre, étudiant en sociologie et ethnologie, animateur et enfin homme politique. La reformulation permanente, avant même de devenir un projet politique, est la caractéristique de la personne humaine considérée par Tjibaou comme un faisceau de possibilités et de relations. La reformulation permanente est aussi la capacité de ne pas se faire emprisonner dans le passé tout en évitant la fuite vers la modernité comme l'attestent les propos mêmes de Tjibaou :

« Notre but est d'affirmer les richesses de nos propres modèles et de laisser grand ouvert pour nous, l'éventail des choix culturels permettant aux gens de construire une personnalité. » (p. 36)

Tjibaou, comme tout être humain, ne naît pas dans un « vide », mais bien dans un lieu et à une époque marquée par l'histoire (Ligne II, « Une ligne invariable »). Quelle influence eurent donc les vicissitudes historiques de la lignée Cibau sur Jean-Marie telles que le meurtre de sa grand-mère lors des événements de 1917, les pérégrinations successives du « nom » Cibau dans différentes zones de la Grande Terre et le meurtre de deux de ses frères au cours de l'embuscade de 1984 ? Sans oublier l'influence de la mission mariste et notamment du prêtre Alphonse Rouel qui confia au père de Tjibaou la responsabilité de la première école de Tiendanite et qui envoya Jean-Marie au petit séminaire de Canala (1945), lui ouvrant ainsi la voie de la prêtrise ? Mokaddem formule une hypothèse originale : l'adhérence de Tjibaou à l'Église doit être interprétée suivant l'optique d'une politique des alliances qui lia pendant une certaine période la famille Tjibaou à la mission mariste par l'intermédiaire de Rouel. Jean-Marie se tournera vers l'état laïque de manière significative seulement suite à la mort de Rouel qui caractérise la fin de l'alliance.

L'histoire conditionne lourdement la conduite des hommes, mais la grandeur des personnages illustres réside précisément dans leur capacité à orienter l'histoire (Ligne III, « Brisures »). La vie de Tjibaou est, en effet, riche de ruptures. Sa participation au petit séminaire de Canala lui offre la possibilité d'étudier tout en l'éloignant en même temps de sa famille et de son village natal pendant une dizaine d'années. À son retour en 1956 à Tiendanite, il se sent « étranger » au sein de sa propre société en raison de la perte de la maîtrise de sa langue maternelle. Une fois encore,

Mokaddem réussit à exprimer, à partir de cette donnée biographique, une réflexion de caractère plus général sur l'expérience du colonialisme, sur la « schizophrénie » du colonisé qui devient étranger de sa propre culture, comme en témoignent des auteurs tels que Franz Fanon et Aimé Césaire. Dans cette partie centrale digne d'intérêt, le volume suit de près la ligne chronologique : après Canala et différentes expériences en tant que novice vécues à l'Île des Pins, à Thio et à Lifou, Tjibaou rejoint le séminaire de Paita. La vie de séminariste se compose d'étude rigoureuse, de contrôle du corps et des émotions et d'isolement du monde extérieur. Paradoxalement et contre les intentions mêmes des autorités religieuses, le séminaire deviendra également un lieu de rencontre entre les futurs protagonistes de la lutte indépendantiste (Eloi Machoro, Bernard Lepeu). Son départ du séminaire et son entrée en tant qu'aumônier militaire et deuxième vicaire à la cathédrale de Nouméa constitueront pour Tjibaou une expérience décisive : confronté « aux rejets, exclus et marginaux du corps de la société coloniale » (p. 82), aux collusions entre monde religieux et monde politique, il en viendra à « rompre » définitivement avec l'Église catholique.

L'irruption de Tjibaou dans la vie politique se produira plus tard, au terme d'un « long tour » que Mokaddem analyse aux deux lignes suivantes (Ligne IV, « Se former, s'exiler » et Ligne V, « De l'idéal en politique »). La formation de Tjibaou à Lyon et à Paris, ses rapports avec l'ethnologie (Roger Bastide, Jean Guiart), la sociologie et l'économie sont traités par l'auteur sous une perspective originale, enrichie de détails inédits de la vie de Tjibaou étudiant. La découverte de Maurice Leenhardt fait l'objet d'une attention particulière : selon Mokaddem, l'influence du prêtre/ethnologue protestant sur Tjibaou a souvent été surestimée et, tandis que Tjibaou n'a de cesse de souligner l'importance de Leenhardt dans l'œuvre de valorisation des cultures kanak, il maintient toutefois une relation « distante, respectueuse » (p. 110) à son égard. Leenhardt est pour lui un point d'appui, un instrument de lutte et non un point de repère théorique (l'anthropologie appliquée et l'ethnopsychiatrie constitueront des références théoriques plus importantes). Un élément, en aucun cas secondaire, de l'œuvre de Leenhardt représentera toutefois une source d'illumination décisive pour le jeune Tjibaou : il s'agit de la catégorie de « personne » qu'il véhiculera du domaine du mythe au domaine de la politique.

Le retour de Tjibaou en Nouvelle-Calédonie est de nouveau caractérisé par un entrelacement entre biographie et histoire : son mariage avec Marie-Claude

coïncide avec sa prise de conscience de l'importance des mouvements féminins dans le processus de renaissance culturelle kanak. C'est à cette époque que s'affirme le terme « Kanak » : ce sont les années de Kanaké, le héros de différents mythes qui devient la métaphore et la métonymie de la croissance de la pensée nationaliste. Tjibaou déploie son énergie dans un projet de nature plus culturelle (éthique et esthétique) que directement politique : la bataille pour la valorisation du patrimoine qui se couronnera lors de Melanesia 2000. Le projet culturel différencie Tjibaou de la gauche extrémiste qui n'hésitera pas à prendre ses distances vis-à-vis du Festival.

Aux lignes VI et VII (« *Maxa*, l'acte révolutionnaire » ; « Construire, déconstruire, reconstruire. *Gi meen walek* »), Mokaddem se fait historien. Tjibaou fait irruption dans l'histoire des Kanak, de la Nouvelle-Calédonie et du monde entier à partir de son expérience de maire de la commune d'Hienghene. Un aspect de l'interprétation réalisée par Mokaddem concernant le Tjibaou homme politique nous semble particulièrement intéressante. Il s'agit de la lecture du célèbre concept d'« interdépendance » réalisée à la lumière d'une théorie et d'une pratique « native » de la démocratie. Les interdépendances de Tjibaou ne sont pas seulement le fruit d'une conception relationnelle de l'être humain qui l'incite à refuser le repliement sur le « nous, Kanak ». L'interdépendance est une théorie et une pratique de la concertation, le refus d'une conception de la démocratie comme loi du nombre en faveur d'une théorie du débat, du dialogue entre les différences forces (à une échelle différente, de la tribu à l'État) impliquées dans le processus politique. « Il agit et œuvre en véritable politique, conciliant les structures sociales endogènes avec les modèles exogènes dominants » (p. 166).

Les deux dernières lignes du livre (VIII, « Ce souffle venu des ancêtres... » ; IX « Figure et grandeur du politique en Océanie ») sont consacrées au « style » de Tjibaou. La notion de style se décline en trois niveaux : le niveau existentiel (le charisme de Tjibaou, sa capacité à dialoguer, l'intolérance envers les extrémistes), le niveau formel (l'attention accordée à la parole, l'utilisation de figures rhétoriques) et le niveau politique (la concertation, la recherche du consentement). La grandeur de Tjibaou réside précisément dans sa capacité à avoir élevé au rang de projet politique une conception de la culture comme « art de vivre », un style devenu réalité politique.

Adriano FAVOLE,  
université de Turin